FRC 4543
Case
FRC
15092

LETTRE

DE M. DE BOUILLÉ,

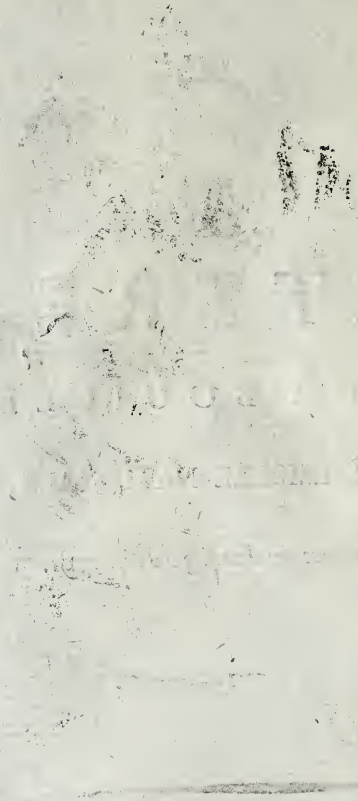
LUE A L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

Dans la Séance du Jeudi 30 Juin 1791.

A PARIS,

Chez CHAUDRILLIÉ, Libraire à l'Assemblée Nationale.

THE NEWBERRY LIBRARY



LETTRE

DE M. DE BOUILLÉ,

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

A Luxembourg, ce 25 Juin 1791.

MESSIEURS,

Le roi vient de faire un effort pour briſer les fers dans leſquels vous le retenez depuis long-tems, ainſi que ſa famille infortunée; une deſtinée aveugle à laquelle les Empires

ſont ſoumis, & contre laquelle la prudence des hommes ne peut rien, en a décidé autrement ; il eſt encore votre captif, ſes jours ainſi que ceux de la reine, ſont (& j'en frémis) à la diſpoſition d'un peuple que vous avez rendu féroce & ſanguinaire, & qui eſt devenu l'objet du mépris de l'Univers. Il eſt intéreſſant pour vous, meſſieurs, pour ce que vous appellez la nation, pour moi enfin, pour le roi lui-même, que les cauſes qui ont produit cet événement, que les circonſtances qui l'ont accompagné, que le grand objet qui devoit en être le réſultat, & qui avoit inſpiré au roi le deſſein noble & courageux, ſoit connu des Français, qu'il le ſoit de l'Europe entiere, & que l'on ſache qu'en déſertant la priſon, en voulant chercher ſur la frontiere un aſyle près de moi, & parmi les troupes, il a eu moins en cela ſon ſalut que celui d'un peuple ingrat & cruel ; les dangers qu'il pouvoit courir, ceux auxquels il expoſoit

sa famille, rien n'a pu l'arrêter, il n'a écouté que la bonté & la générosité de son cœur.

Dégagé en ce moment de tous les liens qui m'attachoient à vous, n'étant plus retenu par aucune considération, libre enfin, je vais vous parler le langage de la vérité, que vous n'êtes peut-être plus en état d'entendre, & que vous n'écoutez sans doute pas; mais j'aurois *rempli* tout ce que je devois à ma patrie, tout ce que je dois à mon roi, tout ce que je dois à moi-même. Je ne vous rappellerai pas ce que vous avez fait depuis deux ans, je ne retracerai pas le tableau du désordre affreux dans lequel vous avez plongé le royaume, mais le roi étoit devenu prisonnier de son peuple, lui & son auguste famille étoient *en but* au plus sanglant outrage. Attaché à mon souverain, attaché à la monarchie, en détestant les abus qui étoient résultés d'une autorité trop étendue, & qu'il vouloit lui-même circonscrire, je gémissois de la franchise du peuple que vous avez

égaré, je gémissois des malheurs du roi, je blâmois vos opérations ridicules & *insensées*; mais j'espérois qu'enfin la raison reprendroit ses droits, que le délire du peuple cesseroit, que les méchants seroient confondus, que l'anarchie que vous avez établie pour principe finiroit, que l'ordre renaîtroit, & nous rameneroit un gouvernement, sinon excellent, du moins suportable, & que le tems pourroit le rendre meilleur, & c'est ce qui m'a fait souffrir toutes ces épreuves auxquelles vous m'avez mis depuis le commencement de la révolution; mon attachement pour le roi, mon amour pour ma patrie, m'ont donné le courage & la patience nécessaires pour braver les insultes & les affronts, & pour supporter la honte & l'humiliation de communiquer avec vous, le tems a détruit mes espérances. J'ai vu que dans votre assemblée il ne régnoit aucun esprit public, que celui de faction seul y dominoit & la divisoit en plusieurs parties, dont les uns vouloient

le désordre, l'entretenoit, le provoquoit même pour faire naître la guerre civile, dans l'espoir d'y jouer un rôle, & comme étant pour eux la seule voie du salut ; que les autres vouloient une république ; M. de la Fayette étoit à la tête de ce parti ; son ambition sourde & cachée le conduisoit au seul but qu'il avoit d'être le chef d'un gouvernement aussi monstrueux pour nous. C'est dans ces circonstances que les clubs s'établirent, qu'ils acheverent de corrompre le peuple dans toutes les parties de l'empire, & de détruire l'armée. Je vis donc que l'anarchie étoit parvenue au dernier période ; la populace dirigée par les intrigans de tous les coins de la France, étant devenue maîtresse absolue, qu'il n'existoit plus de force publique, puisque le roi avoit perdu, non-seulement sa considération, mais encore sa liberté ; que les loix étoient sans force & sans vigueur ; que l'armée ne présentoit plus qu'une soldatesque effrénée, ne reconnoissant ni

autorité, ni chef; qu'il ne restoit plus de marques de rétablir l'ordre, & que toute ressource étoit ôtée, tout espoir détruit.

Ce fut alors que je proposai au roi de sortir de Paris, de venir se réfugier avec sa famille, dans quelque place frontiere où je l'environnerai de troupes fideles, persuadé que cette démarche pourroit opérer quelque dérangement avantageux dans l'esprit du peuple, déchirer le flambeau qui couvroit ses yeux, & déjouer tous les factieux. Le roi & la reine s'y refuserent constamment, alléguant la promesse qu'ils avoient faites de rester dans Paris, auprès de l'assemblée. Je leur représentai que leur promesse, arrachée par la force, ne pouvoit les lier, mais ce fut en vain; je ne puis ébranler leur résolution. La journée du 28 février me donna lieu de renouveller au roi mes instances. J'éprouvai es mêmes refus, & la même constance dans ses principes; il craignoit les

événemens qui pouvoient réſulter de ſa fuite, les effets de la fureur du peuple, & l'accroiſſement, s'il étoit poſſible, de l'anarchie & du déſordre; je le dis avec vérité, la reine penſoit de même, & ſe refuſa à toutes mes propoſitions. Je ne perdis pas courage; j'ai été convaincu que le départ du roi étoit le ſeul moyen de ſauver l'état. Je ſavois que toutes les puiſſances de l'Europe, armoient contre la France, qu'elles ſe préparoient à lui faire la guerre, à envahir ſon territoire; libre au milieu de ſes troupes, le roi ſeul pouvoit arrêter la marche des armées ennemies ſans doute. Alors frappé de terreur, le peuple ſe voyant ſans moyen de défenſe, inſtruit que l'armée n'exiſtoit plus, que ſes places étoient preſque démantelées, que les finances etoient épuiſées, que le papier ne pouvoit ſuppleer au numéraire qui auroit fui de cette terre apauvrie, il auroit de lui-même prévenu

les vues bienfaisantes du monarque, & se seroit jetté dans ses bras.

Après l'arrestation du roi, le 18 avril, lorsqu'il voulut aller à Saint-Cloud, je lui renouvellai mes instances avec plus de force, en lui faisant envisager qu'il n'y avoit que ce parti à prendre pour sauver la France qui alloit être bientôt déchirée par une guerre civile, & mise en lambeaux par une guerre étrangere. Le bonheur, ou plutôt le salut du peuple, fit sur son cœur généreux, l'impression que j'en attendois, et il se décida enfin.

Il fut résolu qu'il iroit à Montmédi, & que, dès qu'il y seroit en sûreté, il annonceroit aux princes étrangers la démarche qu'il venoit de faire, et les motifs qui l'y avoient engagé ; qu'il feroit en sorte de suspendre leur vengeance, jusqu'à ce qu'une nouvelle assemblée, qu'il auroit convoquée, leur eût donné satisfaction qu'ils devoient attendre, & qu'elle eût réglée les droits du monar-

que, ainſi que ceux du peuple Français. Une proclamation devoit annoncer au nouveau corps légiſlatif, librement choiſi, l'éxécution des cahiers, qui exprimoient ſeuls le vœu de la nation, & auroient ſervi de baſe au travail des repréſentans des Français.

Le roi devenu médiateur entre les puiſſances étrangeres & ſon peuple, celui-ci placé entre la crainte de voir la France devenir la proie des puiſſances étrangeres qui environnent les frontieres, & entre l'eſpoir du rétabliſſement de l'ordre, par un gouvernement circonſcrit dans les bornes de la raiſon, auroit confié les droits & les intérêts à des hommes ſages & éclairés qui auroient rempli le vœu du prince & celui du peuple; les injuſtices, les uſurpations, le regne du crime, enfin, ſource inévitable du deſpotiſme populaire, euſſent ſans doute ceſſé, & peut-être du cahos où nous ſommes, aurions-nous vu naître les beaux jours de l'Empire Français éclairés par le flambeau de la liberté!

Voilà ce que vouloit votre malheureux monarque, malgré vous-même; malgré l'ingratitude, l'atrocité de peuple féroce, il vouloit encore ſon bonheur; c'eſt cette ſeule idée, c'eſt le beau déſir qui ont déterminé la démarche hardie qu'il a faite en trompant la vigilance de M. de la Fayette, en s'expoſant à la fureur de ſes ſatellites, & en guidant ſes pas vers moi.

Nul autre motif ne l'a conduit; mais votre aveuglement lui a fait repouſſer la main protectrice qu'il vous tendoit, il va bientôt produire la deſtruction de l'Empire Français.

Croyez-moi, meſſieurs, les princes de l'Europe reconnoiſſent qu'ils ſont, ainſi que *leurs peuples*, menacés par le monſtre que vous avez enfanté. Ils ſont armés pour le combattre, & bientôt notre malheureuſe patrie, (car je lui en donne encore le nom) n'offrira plus qu'une ſcene de devaſtations & d'horreur. Je connois mieux que per-

ſonne les moyens de défenſe que vous avez à oppoſer ; ils ſont nuls. Il n'eſt plus tems de vous abuſer, il ne l'eſt peut-être plus de déciller les yeux du peuple que vous avez criminellement trompé, & dont vous ſerez juſtement & ſéverement punis. Votre châtiment ſervira d'exemple mémorable à la poſtérité, qui vous reprochera éternellement d'avoir aſſaſſiné votre patrie, dont vous pouviez prolonger la durée pendant des ſiecles, dont vous pouviez aſſurer & embellir la deſtinée.

C'eſt ainſi que doit vous parler un homme qui n'a rien à craindre de vous, auquel vous aviez d'abord inſpiré de la pitié, & qui n'a plus pour vous, & pour le peuple antropophage que vous avez enivré de crime, que du mépris, de l'indignation & de l'horreur.

Au ſurplus, n'accuſez perſonne du complot & de la conſpiration prétendue, contre ce

que vous appellez la nation ; & contre votre infernale constitution ; j'ai tout arrangé, tout réglé, tout ordonné ; le roi lui-même n'a pas fait les ordres, c'est moi seul. Ceux qui ont dû les exécuter, n'ont été instruits qu'au moment, & ils ne pouvoient y désobéir. C'est contre moi seul que doit être dissipé votre fureur sanguinaire, que vous devez aiguiser vos poignards, & préparer vos poisons. J'ai voulu sauver ma patrie, j'ai voulu sauver le roi, sa famille ; voilà mon crime. Vous répondrez de leurs jours, je ne dis pas à moi, mais à tous les rois ; & je vous annonce que si on leur ôte un cheveu de la tête, avant peu, il ne restera pas pierre sur pierre à Paris. Je connois les chemins ; j'y guiderai les armées étrangeres, & vous-mêmes en serez responsables sur vos têtes. Cette lettre n'est que l'avant-coureur du manifeste des souverains de l'Europe, qui vous instruiront avec des caracteres plus prononcés, de ce

que vous avez à faire, ou de ce que vous avez à craindre.

Adieu, messieurs, je finis sans complimens; mes sentimens vous sont assez connus.

Le marquis DE BOUILLÉ.